

ÉTHIQUE ET GESTES DE LA CHANCE :

LA BAXT DES GABORI

DE TRANSYLVANIE

Martin Olivera

*
Ethnologue,
Association
Rues et Cités
(Montreuil)

Cet article a pour sujet la notion de *baxt* – communément traduite par « chance » mais également « sort », « destin » ou « bonheur » – chez des Roms de Roumanie : les Gabori. L'hypothèse en est que leur *baxt* fait de ces Roms ceux qu'ils sont, entre eux, avec les autres Tsiganes et les *Gaști*. Une analyse des réalités gabori sous le signe de cette « chance » bien particulière, à la fois principe général et substance active, qualité individuelle et propriété collective, permet ainsi une meilleure compréhension de leur quotidien.

Plutôt que l'examen détaillé d'un domaine d'expression parmi d'autres de la *baxt*, la démarche adoptée est celle d'une présentation globale de la notion ou, plutôt, de la logique qu'elle met en œuvre. Le lecteur curieux de plus amples développements et de détails ethnographiques pourra éventuellement se reporter au travail plus approfondi duquel émane cet article (Olivera, 2007).

Au-delà des Gabori, quelques généralités préliminaires sur la manière dont sont régulièrement présentés les Tsiganes – en particulier ceux d'Europe orientale – feront mieux saisir l'intérêt heuristique qu'il peut y avoir à se pencher sur le concept de « chance » et d'étudier son expression dans les communautés roms. Suivra une rapide présentation de la société gabor, nécessaire à la progression vers le cœur du propos : les raisons de l'importance capitale de cette *baxt* et ses manifestations quotidiennes.

Entre « fier optimisme » et « fatalité négative » : sortir de l'ornière

« Les Tsiganes sont prompts à suggérer que les dés sont pipés en leur faveur », écrit M. Stewart dans un article consacré à l'usage de l'argent chez des Roms hongrois (Stewart, 1994-1 : 53). Tout en évoquant de douloureux souvenirs, I. Lacková intitule pour sa part son autobiographie *Je suis née sous une bonne étoile, ma vie de femme tzigane en Slovaquie* (Lacková, 2000). De la même manière, M. Lakatos met constamment en avant l'optimisme – parfois forcé – des Roms, tandis que son roman retrace les aventures souvent dramatiques d'un jeune Tsigane, de sa famille et de son village

dans la Hongrie des années trente, jusqu'à la déportation. Alors que la troupe monte dans le wagon qui les emmènera vers le camp de la mort, le narrateur écrit : « Lorsqu'on referma les portes des wagons crépis de frais, la légère anxiété que nous avait causé la présence de soldats s'envola d'elle-même. Nous finirions bien par être débarrassés d'eux, comme nous l'avions été des gendarmes. Le principal c'était de pouvoir travailler et manger, le reste on s'en arrangerait. [...] Le bercement du train replongea tous les tziganes dans le monde des rêves, monde rempli de bonheur et d'espoir. » (Lakatos, 1986 : 369).

Dans un registre voisin, romanciers, chroniqueurs et observateurs occasionnels mettent fréquemment en avant la « fierté » des Tsiganes. Cette « fierté » est d'autant plus remarquable que, du point de vue de ces auteurs, le sort semble s'acharner sur eux : Günter Grass parle des Tsiganes et de leur « gaiety in the face of despair » (Grass, 1992). Et si elle nourrit avant tout des fantasmes « gadjo-centrés » (l'« Homme libre de toutes contraintes »), l'image redondante, par exemple chez Walter Starkie, du « Tsigane en haillons ayant une allure de Prince » n'est peut-être pas, malgré tout, totalement inappropriée (Starkie, 1995). Elle doit cependant cohabiter avec d'autres images des Tsiganes, mobilisant celles-là des notions parfaitement opposées à celles de « fierté » et d'« heureuse insouciance ».

Bien des auteurs évoquent en effet le « fatalisme » ou la « résignation » des Tsiganes dans les anciennes Républiques socialistes, en Roumanie notamment. L'Histoire y passerait à côté des Tsiganes, laissant ces derniers dans une temporalité figée (Radista, 1985). B. Houliat invoque l'« héritage de l'esclavage [qui] influence sans doute bien des attitudes : le fatalisme, la résignation, le manque de confiance en soi », suivant en cela N. Gheorghe (Houliat, 1999 : 30 et Gheorghe, 1991). E. Pons estime que les « siècles d'asservissement ont entamé la confiance des Tsiganes en leur avenir. Ils ont mis en péril leur esprit d'initiative, leur dynamisme et engendré une sorte de fatalisme et de résignation face aux événements, allant de la résignation à l'agressivité. » (Pons, 1995 : 29). M. Courtiade reprend les mêmes maux, pour en ajouter d'autres : « On relève l'absence totale de confiance en leur avenir des descendants de ces esclaves, un fatalisme à orientation exclusivement négative. N'ayant pu pendant cinq siècles avoir l'initiative la plus rudimentaire, se faire une cabane, aimer, élever un enfant, ils ont créé une sorte de vision du monde de la désespérance, laquelle est, hélas !, héréditaire. Latente dans les circonstances favorables, cette désespérance ruine tout élan constructif au premier obstacle. Et comme les obstacles ne manquent pas, obstacles de la vie publique

¹ Sans remettre en cause la nécessité d'une meilleure connaissance de ces pages douloureuses de l'histoire des communautés tsiganes, notamment roumaines, Alain Reyniers a récemment invité à relativiser cette noire représentation en introduisant davantage de nuances (Reyniers, 2008).

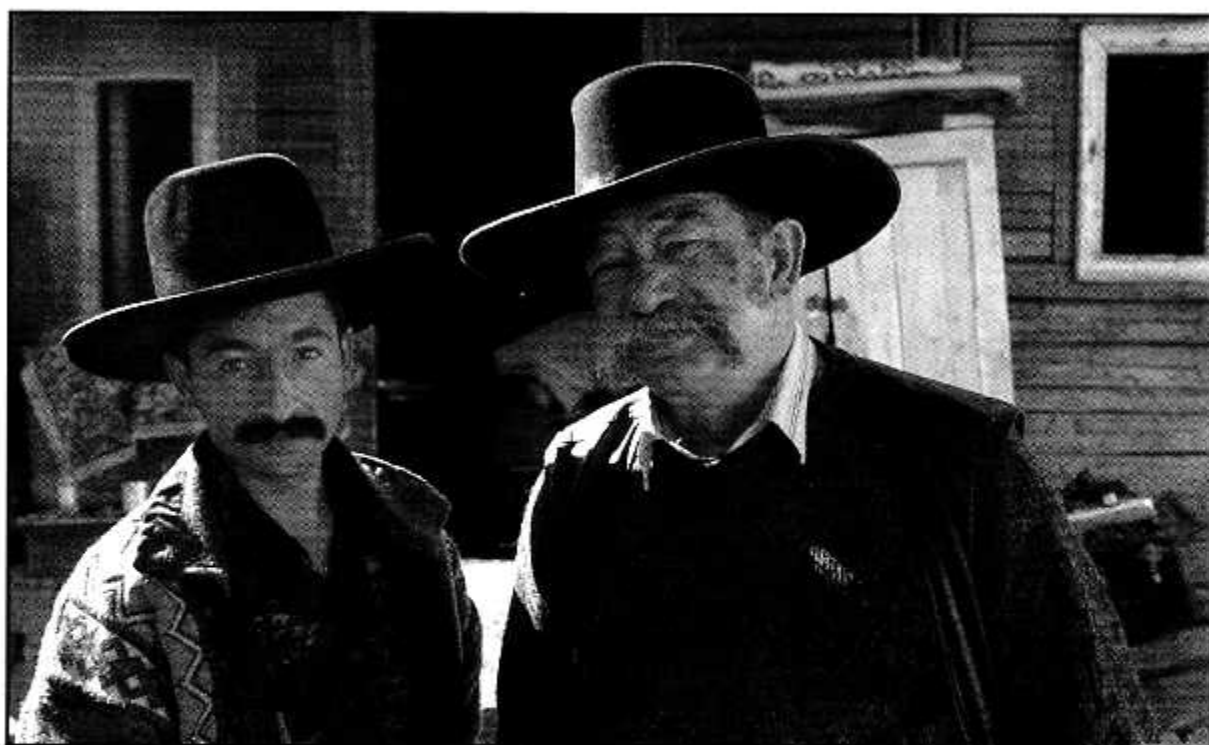


photo de Martin Olivera

auxquels s'ajoutent les obstacles causés par le racisme, la réaction va de la résignation à l'agressivité, toutes deux souvent extrêmes. » (Courtiade, 1995 : 11-12).

L'esclavage ou le servage en Transylvanie, puis le communisme, auxquels certains ajoutent un perpétuel statut de parias, auraient causé un profond préjudice, multiséculaire, aux « populations tsiganes » dans toute l'Europe centrale et balkanique (Hancock, 1987 et Djuric, 1993). D. Kenrick et G. Puxon élargissent à l'Europe entière ces considérations, estimant finalement que « les brutalités devenues légales, les pendaisons, la vie dans une société qui voudrait vous voir crever, tout cela finit par miner les forces, par provoquer un rétrécissement psychologique et même par amener une dégénérescence » (Kenrick et Puxon, 1974 : 271). M. Courtiade va jusqu'à évoquer un nécessaire « plan de réhabilitation psychique », qu'il juge néanmoins « utopique » (Courtiade, 1995 : 13)¹.

Voici donc deux conceptions, aussi récurrentes que contradictoires, « du Tsigane » et de ses dispositions face à l'avenir. Peut-être y aurait-il deux discours ? L'un pour l'extérieur – les Gadjé – fait d'apitoiement et de fatalité négative, l'autre tenu entre soi, nourri de toute puissance et d'optimisme définitif ? Les Tsiganes oscilleraient ainsi sans cesse entre deux registres d'autoreprésentation ? À moins que n'existent deux grandes catégories de Tsiganes, ayant peu de choses en commun en dehors de ce regard extérieur qui les « fait » également Tsiganes ? Les uns tout puissants, les autres irrémédiablement résignés ?

Il me semble possible de résoudre autrement ce dilemme troublant notre compréhension. Et si ces stéréotypes ne disent rien du réel, ils peuvent aider à mieux l'interroger, en œuvrant à l'identification,

